

LA RECEPTION SELECTIVE DE MAX WEBER APRES 1945 AU SEIN DES COURANTS DE SCIENCE POLITIQUE EN ALLEMAGNE

Qu'un auteur soit compris de diverses manières et que ses écrits puissent être lus à partir de multiples points de vue, Max Weber aurait sans doute dit que c'est précisément là une de ces "règles générales de l'expérience" auxquelles se réfèrent nos attentes et nos "jugements de possibilité".

La diversité des interprétations dont son oeuvre a fait l'objet, est en tout cas l'illustration exemplaire de ce que cette pluralité des perspectives demeure toujours possible, quelle que soit la force avec laquelle des textes sans équivoque tendent à imposer un sens "objectif". Mais elle révèle aussi que l'ouverture effective de certaines perspectives plutôt que d'autres constitue, au moment où elles s'ouvrent, ce qui peut être appelé un effet de champ. De fait, les points de vue sur une oeuvre ne sont jamais les purs produits de la "qualité" des lecteurs, de leurs compétences et autres caractéristiques personnelles : elle relèvent plus généralement des conditions de réception qui sont liées à la structure du champ où cette oeuvre est "reçue", et au jeu qui s'y déroule ou, mieux, qui en est constitutif. Ces visées et leur définition sont d'ailleurs parties prenantes de ce jeu au cours duquel elles naissent, se distinguent et se développent ; simultanément elles contribuent à "faire le jeu" en se différenciant, en s'affrontant ou éventuellement en se combinant de quelque manière.

De ce travail social que constitue la réception d'une oeuvre, et de ce qui en résulte quant à la connaissance de l'auteur et de ses travaux, une analyse pénétrante vient d'être présentée dans un article sur "Max Weber et la science politique après 1945", paru récemment dans la Zeitschrift für Politik¹. Répondre à la question de

savoir comment Weber a été "reçu" par la science politique en Allemagne après la fin de la seconde guerre mondiale, impliquait que soit étudiée l'histoire de cette discipline et les auteurs de l'article - Gangolf Hübinger, Jürgen Osterhammel, Wolfgang Welz - présentent leur analyse en retraçant les transformations du paysage de la science politique allemande depuis 1945. Ce n'est d'ailleurs pas un des moindres intérêts de ce texte que de faire connaître l'évolution de cette discipline au cours des trente cinq dernières années, en partant des représentations que celle-ci se donne d'elle-même.

L'article commence par un constat : à la différence des sociologues et des historiens qui ont reconnu Max Weber pour l'un des leurs, les politologues n'ont longtemps vu en lui qu'un "classique de la pensée politique", qui, au demeurant, aurait manqué la problématique spécifique de la science politique et qui n'aurait pas eu sur elle d'effet théorique ou méthodologique décisif. Si la science politique a volontiers mis Weber au rang des "grands théoriciens" tels que Mead, Durkheim ou Parsons, la valeur de la position qui lui était ainsi attribuée dans ces énumérations n'a jamais été précisément clarifiée. Cherchant à découvrir les raisons de cette attitude qui singularise la science politique et la distingue des disciplines voisines, les auteurs de l'article envisagent d'éclairer quelques "aiguillages" théoriques des sciences politiques dans l'Allemagne d'après-guerre. Aussi s'interrogent-ils sur la manière dont Max Weber, constamment évoqué en tant que "classique", a été appréhendé, interprété, "reconstruit" ou même sciemment rejeté par les divers courants des sciences politiques. Leur méthode consiste à prendre pour point de départ ce que les manuels en usage dans la discipline présentent généralement comme trois écoles - l'école philosophique et normative, l'école scientiste et l'école critique-dialectique - mais à les considérer

1 Gangolf Hübinger, Jürgen Osterhammel, Wolfgang Welz, "Max Weber und die wissenschaftliche Politik nach 1945. Aspekte einer theoriegeschichtlichen Nicht-Rezeption", Zeitschrift für Politik, 37. Jg 2/1990, 181-204.

comme des constructions idéaltypiques ordonnant une réalité théorique autrement complexe, dont les courants fondamentaux se sont définis les uns par rapport aux autres, et à analyser comment elles ont simultanément et successivement incorporé Max Weber à leurs argumentations.

UNE AMBIVALENCE INTERESSEE

Après la guerre et dans les années cinquante, la science politique allemande voyait en Weber un penseur politique qu'elle révérait mais dont elle se défiait : la conception que se faisait de la science "le plus grand scientifique de notre siècle dans le domaine des sciences sociales" (Leo Strauss), paraissait en contradiction avec l'orientation épistémologique de "l'école" qui dominait alors la science politique en Allemagne et qui voyait dans la conception wébérienne de la politique, dans son pluralisme des valeurs et dans son postulat de la neutralité axiologique, une menace pour elle-même. Elle se donnait, en effet, pour mission de contribuer à former la conscience démocratique qui avait été étouffée par la dictature nazie. Même si Weber n'était pas compté au nombre des maîtres-à-penser du national-socialisme, ses prises de position paraissaient incompatibles avec le projet de "réanimer" la science politique comme science pratique qui ne peut se soustraire à la question des normes éthiques de l'action politique. C'était avant tout le principe de neutralité axiologique qui était critiqué : pour Leo Strauss et Eric Voegelin, les prémisses épistémologiques et méthodologiques de Weber l'avaient rendu indifférent à la dimension normative du politique et, par conséquent, l'avaient empêché de comprendre les phénomènes sociaux pour ce qu'ils sont ; si pour Arnold Bergstraesser la sociologie wébérienne n'était nullement "dépassée", il fallait cependant la rattacher à la pensée philosophique et normative pour la rendre féconde².

² Parmi les auteurs cités dans l'article à propos de "l'école philosophique et normative" sont particulièrement à retenir :

- H. Maier, "Max Weber und die deutsche politische Wissenschaft" in H. Maier, Politische Wissenschaft in Deutschland, München 1969, 69-88.

- L. Strauss, Naturrecht und Geschichte, Stuttgart 1956.

À la fin des années cinquante, on se référait toujours à la manière de voir des "pères fondateurs" de la science politique et les écrits de Max Weber n'étaient toujours reçus que de façon sélective : nul souci de les interpréter systématiquement dans leur ensemble, pas davantage celui d'en développer les acquis théoriques ou méthodologiques. L'oeuvre de Weber était alors utilisée comme s'il s'agissait d'une "carrière" d'où chacun pouvait "extraire" quelques fragments pour les "encastrer" dans sa propre argumentation : les catégories et les définitions ainsi extraites l'étaient en fonction de la conception que l'extracteur se faisait de la science politique et de l'importance que l'extrait pouvait avoir pour renforcer cette conception ou pour la mettre en valeur. Pour les représentants de ce courant philosophique et normatif de science politique, suivre les maîtres académiques dans leur lecture de Weber, c'était marquer leur engagement dans le combat contre le courant concurrent qui valorisait l'analyse empirique et dont ils voyaient en Max Weber le précurseur le plus significatif.

Ignorant les recherches effectuées dans les disciplines voisines, ces politologues des années soixante et soixante-dix ne prenaient même pas en considération les travaux menés dans leur propre discipline, comme ceux d'Arnold Brecht qui ont pourtant représenté une contribution importante à l'étude de Max Weber³. Les interprétations de cette période ne furent donc guère plus que des variantes du modèle précédemment formé dans ce courant⁴.

- L. Strauss, Über Tyrannis. Eine Interpretation von Xenophons "Hieron", Neuwied 1963.

- E. Voegelin, Die Neue Wissenschaft der Politik. Eine Einführung, München 1959.

- A. Bergstraesser, "Max Webers Antrittsvorlesung in zeitgeschichtlicher Perspektive" in : Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte, 5 (1957).

³ Arnold Brecht, Politische Theorie. Die Grundlagen politischen Denkens im 20. Jahrhundert, Tübingen 1961.

⁴ Pour les auteurs de "Max Weber et la science politique après 1945", il est notable que Wilhelm Hennis, dans ses publications les plus récentes, révisé ses vues antérieures sur Weber en dégageant les questions qui ordonnent l'ensemble de l'oeuvre wébérienne. Ils estiment que l'image ainsi produite est inverse non seulement de celle qu'il leur semble avoir eue dans les années cinquante mais, plus généralement, de celles qui étaient dominantes dans la science politique de ces années-là.

Comme en a témoigné le quinzième congrès des sociologues allemands, ce front commun présentait cependant de profondes divergences qui, d'ordinaire, sont expliquées par "l'étendue et la nature très stratifiée" des travaux de Weber, la difficulté d'en faire une analyse systématique ou le fait que ses écrits n'ont été lus que de manière tout à fait sélective, l'ambiguïté des textes webériens, leur obscurité et la coexistence dans ceux-ci d'analyses objectives et de positions axiologiques subjectives. Mais, selon Hübinger, Osterhammel et Welz, toutes ces raisons devraient valoir pour toute science sociale et n'expliquent donc pas pourquoi la science politique est le lieu d'une telle divergence à la fois dans la rigueur de la critique à l'égard de Weber et dans l'évaluation de son importance pour la discipline. C'est une autre explication que proposent les auteurs de l'article : d'une part, pour ce courant en train de se définir, la question n'était pas de reconstruire systématiquement l'oeuvre de Weber ni de l'interpréter dans son ensemble mais, en la discutant, d'élucider sa propre position et de la légitimer ; d'autre part, Max Weber n'était lu qu'à travers les lunettes des "pères fondateurs" de la science politique, dont l'enracinement philosophique et les intérêts scientifiques étaient de nature tout à fait différente.

LES TROIS LIGNES CONVERGENTES D'UNE PERSPECTIVE SCIENTISTE

Hübinger, Osterhammel et Welz qualifient de "scientiste" un mode de lecture, qui voit l'oeuvre de Weber polarisée par l'idéal scientifique d'un savoir théoriquement explicitable, empiriquement fondé et politiquement indépendant.

Jusqu'à la fin des années cinquante, le courant défini par cette manière de lire

Wilhelm Hennis, "Zum Problem der deutschen Staatsanschauung" (1959), cf. Politik als praktische Wissenschaft. Aufsätze zur politischen Theorie und Regierungslehre, München 1968.

Wilhelm Hennis, Max Webers Fragstellung, Tübingen 1987.

Wilhelm Hennis, "Max Weber als Erzieher. Die Absicht des Werks in der Traditionslinien der praktischen Wissenschaft", Vortragsmanuskript, Berlin 1988.

Weber est encore peu différencié : la science politique, dans sa phase de consolidation, se conçoit comme normative, critique et empirique. Elle n'a pas encore connu de ces controverses qui d'ordinaire entraînent l'accentuation polémique d'un trait caractéristique par opposition à d'autres. Cette situation change avec la querelle des jugements de valeur, qui dans les années soixante réédite celle de 1909. On s'interroge alors sur le poids de Weber dans une problématique spécifique à la science politique et dans le développement de méthodes de recherche qui lui seraient propres dans le champ des sciences sociales.

Cependant, dans la science politique après 1945, l'interprétation scientiste de Weber s'est développée suivant trois lignes : l'empiriste, représentée par René König, la rationaliste avec Ernst Topitsch et Hans Albert engagés dans la querelle du positivisme, la ligne macro-théorique enfin.

1. Dès 1937, René König avait fait de Weber l'incarnation de "la profondeur morale du rationalisme" entendu d'abord comme attitude puis comme ligne méthodologique. Dans les années cinquante et soixante, il présente Durkheim puis de plus en plus Weber comme les "pères fondateurs" d'une "sociologie objective" et il fait de la Kölnerzeitschrift une sorte de forum où se développent des controverses sur Weber, plus volontiers d'ailleurs que dans la Zeitschrift für Politik ou la Politischen Vierteljahresschrift.⁵ Que le point de vue ait été celui de la réduction du politique au social ou que la perspective ait conduit à l'analyse spécifique des facteurs de conservation de la puissance ou ceux de sa transformation, ces controverses entre chercheurs ont développé une manière empiriste de lire Weber, qui s'est imposée durablement en sociologie politique. Cette nouvelle sous-discipline s'est d'ailleurs attiré le reproche de positivisme, qui lui fut adressé à la fois par l'école normative et par l'école critique⁶.

⁵ R. König, Kritik der historisch-existentialistischen Soziologie. Ein Beitrag zur Begründung einer objektiven Soziologie, München 1975.

⁶ R. König, Soziologie in Deutschland. Begründer, Verächter, Verfechter, München/Wien 1987.

2. Pour comprendre comment Weber a servi d'argument dans la querelle méthodologique du positivisme, allumée à propos de la "sociologie politique", il suffit de suivre les débats du quinzième congrès des sociologues allemands. Dès le discours d'ouverture, Otto Stammer déclarait que Weber n'était pas à interpréter du point de vue de l'histoire mais en se demandant quelle était sa signification pour la sociologie d'aujourd'hui⁷. Ernst Topitsch allait dans le même sens en observant que le principe de "neutralité axiologique", plus qu'une norme méthodologique, était la seule réaction pertinente au "désenchantement du monde" par la science⁸. Cependant, pour lui comme pour König, ce principe ne concernait pas la logique de la recherche mais l'ethos du chercheur. En revanche, chez Hans Albert, l'accent se déplaçait complètement : comme Talcott Parsons, l'argumentation était réduite à sa dimension épistémologique et Weber devenait le précurseur d'un idéal scientifique qui, par l'unité nomologique de la science, tend à dépasser le dualisme entre sciences de la nature et sciences de la culture. Dans cette direction, assurait-il, il faudrait aller au-delà de Weber lui-même⁹. Subordonnée à l'impératif de séparer la genèse des propositions scientifiques et la question de leur validité, la lecture scientifique des classiques - qui systématise, corrige et prolonge - passait pour une invention constructive plutôt que pour une faute herméneutique. En réalité, dans cette querelle du positivisme et les débats qui l'ont alimentée, seules ont été adoptées des images préconstruites de Max Weber.

3. L'intérêt commun que les grandes théories pouvaient avoir à interpréter les classiques, s'est dédoublé au cours de cette période : il s'agissait soit de constituer un espace de référence pour les programmes de recherche empirique, soit de rendre plus légitime une théorie face à ses concurrentes en "reconstruisant" ou en "prolongeant" les classiques à la lumière de cette théorie.

⁷ O. Stammer, Max Weber und die Soziologie heute. Verhandlungen des 15. Deutschen Soziologentages, Tübingen 1965.

⁸ E. Topitsch (sous la dir. de), Logik der Sozialwissenschaften, Köln 1972.

⁹ H. Albert, Plaidoyer für einen kritischen Rationalismus, München 1971.

Dans cet esprit, les premières à se référer à Weber furent les théories de l'action et les théories évolutionnistes qui se donnaient pour objectif, par exemple, d'expliquer le dynamisme des sociétés occidentales. La science politique n'a guère porté attention à ces modèles mais son intérêt allait aux concepts qu'ils impliquaient et à leur application comme catégories. C'est ainsi que Weber est devenu le pourvoyeur de mots-clés tels que ceux de "puissance" et de "domination". En les utilisant, ceux qui participaient aux controverses sur la légitimité des systèmes politiques pouvaient penser qu'ils se situaient au coeur de la thématique webérienne. Dans les années soixante-dix, l'image politiste de Weber fut rapidement dominée par une image scientifique. Symptomatique fut à cet égard la critique unanimement faite, à partir d'une vision normative et critique de la société, au concept de légitimité et à la sociologie webérienne de la domination : selon cette critique, Weber n'aurait pas véritablement saisi la problématique de la légitimité et n'aurait fait que décrire des structures de domination sans se donner le moyen de distinguer entre la domination légitime et celle qui ne l'est pas. En conséquence, jusqu'à la fin des années soixante-dix, Max Weber ne fut pas seulement revendiqué par les sciences sociales promouvant les analyses empiriques, il leur fut abandonné par les orientations concurrentes, en tant que théoricien fonctionnaliste de la domination¹⁰.

L'EFFACEMENT DES TRACES

Max Weber n'a guère joué de rôle dans la formation du courant critique-dialectique dans la science politique des années soixante-dix, même comme figure repoussoir de représentant typique de la "pensée bourgeoise". On trouve pourtant des traces de Weber dans les milieux intellectuels de gauche : ces traces qui remontent à la période de la république de Weimar, ont entretenu jusqu'à présent l'idée d'une science sociale webérienne.

¹⁰ Legitimitätsprobleme politischer Systeme, PVS-Sonderheft 7 (1976).

En 1955, Georg Lukacs (Budapest) donnait de Weber une image ambivalente : d'un côté, l'idéalisme, le formalisme, le relativisme, l'agnosticisme méthodologique, bref toutes les tares des sciences de la culture à l'époque de l'empereur Guillaume ; de l'autre côté, l'honnêteté intellectuelle rigoureuse et l'ébranlement de ce qui enchaîne le penseur bourgeois à sa classe. Selon Lukacs, Max Weber, à la suite de Nietzsche, portait le deuil de la période antérieure au "désenchantement du monde". Sa sociologie du pouvoir charismatique menait au fascisme sans pourtant que Weber ait directement guidé ce mouvement idéologique. Mais ce jugement balancé du dernier grand marxiste à avoir connu personnellement Weber, n'a trouvé que peu d'écho en science politique¹¹ Pour la science politique de Marburg, Max Weber n'était qu'une figure de l'histoire des doctrines : respecté de loin, il passait pour le dernier des classiques allemands de la discipline.

Quant aux futures maîtres de l'Ecole de Francfort, ils avaient rendu leur sentence dès 1937 : pour Horkheimer, Weber n'était qu'un représentant de la théorie traditionnelle dans les sciences sociales, fondée sur l'individualisme abstrait et l'idolâtrie de la facticité, sur "l'incapacité de penser l'unité de la théorie et de la pratique et sur la réduction de la nécessité à la fatalité du devenir" ; Adorno voyait en Weber la figure centrale de ce "second positivisme (...) avec lequel l'intelligentsia libérale occupe son ultime position" et il estimait que chez Weber et ses épigones, la science est réduite à une "posture", à un "pseudo-héroïsme du sujet bourgeois" coupé de la pratique et incapable de comprendre la totalité historique et sociale¹². Dans la période proprement dite de l'Ecole de Francfort, Max Horkheimer durcit sa critique : son manifeste politico-pédagogique de 1951 mobilise toute la tradition philosophique d'une "conception objective de la raison" contre cette

perversion "bourgeoise" que fut, selon lui, ce qu'il considère comme la réduction wébérienne de la raison au calcul subjectif des fins et des moyens. Après n'avoir vu en Weber qu'un positiviste inconséquent, Adorno l'a rejeté en tant que doctrinaire de la neutralité axiologique, qui se serait laissé conduire par une position de principe fondamentalement anti-matérialiste. Cependant sa tentative ultérieure pour arracher au positivisme Weber et "son oeuvre sombre, hostile à tout optimisme officiel et à toute belle phrase", laissait prévoir l'entreprise de Jürgen Habermas qui a systématiquement cherché à défendre Weber de ses disciples néo-positivistes, en jouant le "rapport aux valeurs" (c'est-à-dire l'idée que les hypothèses théoriques dépendent de postulats normatifs) contre le principe scientifique de la séparation des énoncés prescriptifs et des énoncés descriptifs. En fait, ce sauvetage a surtout servi à corriger les erreurs d'interprétation et à reconstruire l'histoire des sciences sociales et celle de leurs questions, sans que Weber en soit plus significatif pour le présent¹³.

Franz L. Neumann qui dès le milieu des années trente avait entrepris de développer une théorie sociologique de l'autorité publique en se référant explicitement à Weber, prit une part active au renouveau de la science politique en République fédérale, particulièrement à Berlin au début des années cinquante, tout en restant professeur à l'Université Columbia à New-York. Il s'inspira de Weber dans ses travaux sur le pouvoir et la domination ou sur la place de l'analyse politique dans une théorie d'ensemble de la société. Il ne s'est pourtant pas donné pour tâche de produire une interprétation cohérente de Max Weber et les traces wébériennes dans ses propres écrits ont pu échapper à ses contemporains¹⁴.

¹¹ G. Lukacs, Die Zerstörung der Vernunft, Neuwied/Berlin 1962.

¹² M. Horkheimer, "Traditionelle und kritische Theorie" in : Zeitschrift für Sozialforschung 6 (1937) repris dans Kritische Theorie. Eine Dokumentation, Frankfurt, 1968, Bd 2.

Th. Adorno, Der Positivismusstreit in der deutschen Soziologie, Neuwied/Berlin 1969.

¹³ J. Habermas, "Zur Logik der Sozialwissenschaften. Ein Literaturbericht", in Zur Logik der Sozialwissenschaften. Materialien, Frankfurt 1970.

¹⁴ F. L. Neumann, Die Herrschaft des Gesetzes. Eine Untersuchung zum Verhältnis von politischer Theorie und Rechtssystem in der Konkurrenzgesellschaft, Frankfurt 1980.

F. L. Neumann, Demokratischer und autoritärer Staat. Beiträge zur Soziologie der Politik, Frankfurt 1967.

A la fin des années soixante, manquait une image de Weber que la gauche aurait pu combattre ou dont elle aurait pu hériter. Là où, exceptionnellement, Weber a servi de point de départ à de nouvelles réflexions théoriques, ses conceptions et analyses passaient pour "dépassées" du point de vue de la réalité historique, sans pouvoir faire l'objet d'une réactualisation comme dans le cas de Marx. Dans ce climat d'indifférence à l'égard de Weber, font exception Habermas et surtout le juriste Ulrich Preuss qui, se référant à Neumann et à Otto Kirchheim, tenta d'actualiser les analyses wébériennes de la domination dans une problématique de la légitimité. Même dans ce cas, il n'était cependant pas question de s'attacher à reconstituer l'oeuvre de Weber, dont l'ampleur et la profondeur restaient méconnues. Abstraction faite de quelques rares exceptions, Weber ne fut pour la nouvelle gauche de la République fédérale que l'inventeur d'une poignée de définitions utiles en sociologie de la domination¹⁵.

Dans la conclusion de leur article, Hübinger, Osterhammel et Welz estiment que toutes les "écoles" de science politique d'après-guerre ont pris Max Weber pour pôle historique d'orientation, quoiqu'elles n'en aient pas fait une lecture "canonisante". Mais, ajoutent-ils, ce rapport à Weber s'est récemment transformé avec la sensibilité interdisciplinaire croissante aux problèmes d'histoire des sciences. Précédemment, il s'agissait de considérer Weber comme un faire-valoir ou d'incorporer certains aspects ou certains concepts wébériens à sa propre argumentation, ou encore, exceptionnellement, de chercher à fonder une science politique wébérienne. Actuellement, au lieu de situer Weber dans la tradition des problèmes de science politique, une certaine lecture distanciée le rapporte aux problèmes de son temps et prend en compte sa position dans le champ intellectuel du tournant du siècle.

Dans la logique même de cet article, il serait pertinent de se demander à quel état du champ des sciences sociales, à quelle configuration des rapports entre ses diverses composantes, à quelle phase du "jeu" et à quelles stratégies objectives correspond ce nouveau mode de lecture. L'article qui vient d'être résumé présente en effet l'intérêt non seulement de faire connaître l'histoire singulière des rapports de la science politique à Max Weber dans l'Allemagne d'après-guerre aux années soixante-dix, mais encore de faire apparaître dans ces entrelacs conjoncturels ce qui conditionne structurellement les rapports de connaissance (ou de méconnaissance) entre, d'une part, une discipline scientifique caractérisée par sa position relative dans le champ intellectuel et, d'autre part, un auteur et son oeuvre.

¹⁵ J. Habermas, Legitimationsprobleme im Spätkapitalismus. Frankfurt 1973.

U. K. Preuss, Legalität und Pluralismus. Beiträge zum Verfassungsrecht der Bundesrepublik Deutschland, Frankfurt 1973.

M. Zängle, Max Webers Staatstheorie im Kontext seines Werkes, Berlin 1988.